

qui veut ressaisir une ombre de puissance. Trois femmes habiles, qui formeraient une étroite union, parviendraient sans doute à d'immenses résultats ; et tout ne serait pas désespéré pour l'avenir d'York, malgré ses pertes cruelles.

Marguerite, retirée dans ses domaines de Flandre, fomenta à loisir cette petite intrigue, pâle reflet des grandes entreprises de son beau temps. Ses ambassadeurs, ses espions, rampent en Angleterre quand elle s'ennuie au milieu des Flamands. Elle voudrait aussi sa part des domaines de la maison d'York, confisqués intégralement par Henri VII. Une fois entouré d'Anglais, une fois en possession des fiefs qui doubleraient ses ressources, Marguerite se sentirait la force de remuer le monde. L'âme du Téméraire a surgi en elle au déclin de ses ans. L'ombre du farouche Bourguignon l'éveille pendant les brumeuses nuits de Flandre ; elle lui souffle des ambitions, des vengeances. Marguerite ne risque rien en ce monde : elle n'a ni patrie, ni amour, ni enfants.

A mesure que les années s'écoulent, l'impuissance devient pour cette tête ardente un supplice plus intolérable. Elle voyage pour tromper son activité. En Savoie, en Allemagne, elle s'établit des intelligences. Elle s'est adressée jusqu'en Ecosse, où le jeune roi Jacques IV dispute ses frontières à l'avidité Henri VII, et n'attend qu'une bonne occasion de s'agrandir. Si Marguerite, qui est riche parce qu'elle a su amasser, trouvait un bon allié pour exercer une pression sur Henri VII, ce monarque chercherait bien vite à la satisfaire.

Le temps marche. Plusieurs fois déjà Marguerite, lasse d'attendre, a fait d'obscurcs tentatives. A propos de l'imposeur Lambert Simnel, qui voulait se faire passer pour Warwick échappé de la Tour, la duchesse a constaté l'amour des Anglais pour le sang d'York. Simnel a été vaincu, humilié par le pardon d'Henri VII ; toutes les trames de Marguerite ont été coupées dans l'ombre, mais Henri VII a dû livrer bataille. C'est contre l'esprit national des Anglais qu'il combattait, et si la fortune cette fois encore lui a souri, pourquoi ne l'abandonnerait-elle pas dans une autre circonstance ? Qu'il soit tué comme Richard III dans une mêlée, sa femme Elisabeth, une York, est seule reine !

Ainsi donc, agiter, ébranler par de sourdes et incessantes secousses le trône occupé par un Lancastre, telle est la politique de la duchesse de Bourgogne. Le résultat peut en être soit la chute d'Henri VII lui-même, soit la chute de quelque riche joyau qui tomberait de cette couronne dans les mains de Marguerite, prête à le recevoir.

Plus de repos, plus de trêve. L'Ecosse prête l'oreille aux suggestions de la Bourgogne. La veuve d'Edouard IV doit s'agiter au fond de son palais. Elizabeth, femme d'Henri VII, n'attend que son couronnement pour ébaucher un parti en faveur d'York. Le peuple, après douze ans, verse encore des larmes au récit du meurtre des enfants d'Edouard. Il aimait tant cette famille, que tous les crimes de Richard n'ont pas réussi à rendre odieux le nom d'York.

Quant à Henri VII, il est seul, tout-puissant, c'est vrai, mais impopulaire. On le tolère parce qu'il est le mari d'Elizabeth, et que la Rose blanche n'a plus de rejetons mâles. Vienne une occasion, jaillisse une étincelle, l'explosion et l'incendie ne se feront pas attendre.

Marguerite a préparé ces pièges. Dans l'un ou dans l'autre tombera infailliblement Henri VII. Qu'il se donne tout entier aux partisans d'York, le retour de Marguerite en Angleterre près de sa nièce est assuré comme sa fortune. Qu'il résiste et s'obstine à préférer les amis de Lancastre, on lui suscitera des haines si puissantes, qu'il trébuchera plus d'une fois en chemin.

Les pièges de la duchesse étaient : une alliance secrète avec la reine douairière, que le peuple adorait en souvenir de ses deux fils égorgés, le triomphe probable d'Elizabeth d'York, femme du roi et nièce de Marguerite ; enfin, l'Ecosse toujours remuante, toujours prête à recevoir tous les bruits hostiles et toutes les armées qu'on y voudrait jeter en haine de l'Angleterre. Bien sûre de ses ambassadeurs près de ces trois alliés

cachés, renseignée jour par jour, sur les actes les plus frivoles d'Henri VII, comme sur les sentiments du peuple anglais, la duchesse avait été signer un traité en Savoie, entrainé en arrangements avec la France, et surveillait l'occasion, et guettait l'étincelle.

Si pressée que fût Marguerite, elle ne l'attendait pas aussitôt.

CHAPITRE III

LE MESSAGE.

Plus d'une journée de marche avait fait oublier à la duchesse l'évènement bizarre de sa rencontre avec le fils du marchand dans les montagnes.

Marguerite, infatigable, lisait ou se faisait lire tout en chevauchant. Elle expédiait ou recevait des courriers, questionnait les gens sur la route, faisait halte pour écrire. Warbeck mort, son fils à moitié mort ou à moitié fou, ne comptait plus pour rien dans la pensée de la princesse. Elle retournait en Flandre avec des comptes à régler avec la veuve de l'ex-juif, argentier de la plupart des princes de l'Europe, et n'était pas fâchée de se faire une bonne entrée chez la mère en lui ramenant son fils, car les Warbeck étaient riches et prêtaient volontiers. Toutes ces choses étaient passées à l'état de détail dans le plan général, Marguerite ne s'en inquiétait plus ; elle avançait.

On était déjà loin des montagnes et la vallée de la Moselle était franchie, quand la duchesse reçut un message ainsi conçu :

“ Un ami vous attend à Soissons avec des nouvelles importantes de Londres et d'Ecosse.”

La duchesse laissa à l'arrière-garde les chariots, les hommes d'armes pesants, leur recommanda la litière et le malade auquel elle fit promettre qu'elle arriverait en même temps que lui à Tournay, chez sa mère. Puis, à la tête de dix gentilshommes d'élite, elle traversa le pays, courant nuit et jour, jusqu'à ce qu'elle fût arrivée au terme de sa course furieuse, c'est-à-dire au rendez vous que le messager lui avait assigné.

A la frontière de France les dix gentilshommes disparurent. Un seul demeura près de la princesse : c'était son capitaine favori, vieil homme de guerre anglais qui avait été de toutes les batailles du feu duc. Marguerite prit l'apparence d'une simple bourgeoise en voyage, et arriva sans encombre à Soissons.

Lorsqu'elle franchit avec son écuyer les portes de la ville, c'était le soir, un jour de fête ; toute la population allait et venait autour des massives tours comme un peuple d'abeilles autour de la ruche. Déjà l'église allumait ses vitraux, et l'encens s'exhalait du porche avec l'odeur des roses que les enfants avaient semées sur la place.

Marguerite, indifférente en apparence, se sentait suivie depuis la herse ; elle laissa son cheval la guider dans la grande rue. Soudain une voix lui dit tout bas :

—A gauche.

Alors, obéissant, elle tourna dans le sens indiqué. Une rue latérale, aussi déserte qu'elle était sombre, aboutissait à une petite place au coin de laquelle la voix du guide invisible dit à Marguerite :

—C'est ici.

Aussitôt, la duchesse vit une forme humaine, que jusque-là elle n'avait pu distinguer, sortir de l'ombre et ouvrir une porte cintrée qui gémit sur ses gonds robustes. Les chevaux, attirés par l'odeur hospitalière du fourrage s'y glissèrent allégrement, et Marguerite mit pied à terre dans une cour tapissée de pampres et de rosiers dont les bouquets éclataient comme des fusées. Il faisait nuit close ; le guide siffla. Un valet vint éclairer à la duchesse les marches d'un petit perron de pierre, en haut duquel une femme attendait dans la pénombre d'une salle tendue en cuir de Flandre.

A peine Marguerite eut-elle mis le pied dans cette salle, que le valet disparut refermant la porte. Alors la dame inconnue poussa un petit cri, se jeta dans les bras de la du-